

Entretien avec Pierre Curzi

Martine Provost

Volume 5, Number 3, February–April 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34447ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Provost, M. (1986). Entretien avec Pierre Curzi. *Ciné-Bulles*, 5(3), 16–18.

Martine Provost

« Je crois que les acteurs portent un peu plus que leur part de responsabilité collective. »

■ Depuis cinq ans, le nom de Pierre Curzi apparaît très souvent au générique des films québécois. Au moment où a été

réalisé cet entretien, **Caffè Italia, Montréal** de Paul Tana venait tout juste de prendre l'affiche. Le dernier long métrage d'Yves Simoneau, **Pouvoir intime**, était au montage et le tournage de **Déclin de l'empire américain** de Denys Arcand prenait fin. Trois films mettant en vedette Pierre Curzi, un des rares acteurs québécois à faire carrière principalement au grand écran. Pierre Curzi aime le cinéma. Sur un plateau de tournage, il pose mille et une questions, désireux de tout comprendre de la mécanique du septième art, déterminé à étendre son travail au cinéma au-delà des rôles qu'on lui propose.

Né à Montréal de père italien, Pierre Curzi est latin. Il a les gestes et le verve d'un latin. Après avoir terminé son cours classique au Collège Saint-Laurent, il entreprend des études d'art dramatique à l'École nationale de théâtre qu'il quitte en 1969 pour fonder, avec un groupe d'étudiants marginaux, le Grand cirque ordinaire. La troupe monte des spectacles pendant sept ans puis se disperse et Pierre Curzi en profite pour se retirer du milieu théâtral et faire le point. Trois ans plus

tard, Gilles Carle lui propose le rôle de Napoléon Plouffe, ce qui marque le début d'une carrière cinématographique. On a pu voir Pierre Curzi notamment dans **Les fleurs sauvages** et **Le jour S** de Jean Pierre Lefebvre, **Lucien Brouillard** de Bruno Carrière, rôle qui l'a particulièrement marqué, **Les yeux rouges** d'Yves Simoneau, **Maria Chapdelaine** de Gilles Carle et **Le million tout-puissant** de Michel Moreau. De plus, il tient régulièrement des rôles au théâtre et dans des séries télévisées.

L'année qui vient de se terminer aura été particulièrement bien remplie. Elle marque un tournant pour Pierre Curzi. Après une première expérience de scénarisation sur **Pouvoir intime**, il travaille au scénario d'un long métrage. Non seulement Pierre Curzi sait-il rendre avec sensibilité et justesse les nombreux personnages qu'on lui propose, mais il entend bien raconter ses propres histoires, inventer ses propres personnages, comme à l'époque du Grand cirque ordinaire...

Ciné-Bulles : Lorsque Denys Arcand vous a proposé un rôle dans **Le déclin de l'empire américain**, qu'est-ce qui vous a séduit dans le scénario ?

Pierre Curzi : Tout d'abord, la thèse avancée. Les idées véhiculées par le scénario me semblaient fort justes. Je crois qu'on peut effectivement affirmer qu'à partir du moment où une société traverse une crise économique, les valeurs collectives s'effondrent pour faire place à une quête individuelle du bonheur. L'individu ne se perçoit plus comme une partie intégrante d'une collectivité. Le film, en fait, témoigne des nouvelles valeurs véhiculées par notre civilisation. En tant qu'acteur, le personnage qu'on me proposait, un professeur d'université un peu plus âgé que moi, un intellectuel, m'a tout de suite séduit. Pour une fois, je n'étais pas victime



Pierre Curzi (**Caffè Italia, Montréal**)

du type casting. On m'a souvent attribué des rôles très physiques. Pour un acteur, il est important de pouvoir se renouveler, sinon on risque de s'encroûter dans un style de personnage.

Ciné-Bulles : Vous avez joué dans des films dont l'histoire vous impliquait personnellement, **Caffè Italia, Montréal**, par exemple, où était dépeinte une réalité qui vous touchait de près. Éprouvez-vous le besoin de retrouver une part de vos propres expériences dans un rôle ?

Pierre Curzi : Quel que soit le rôle que je joue, je peux m'impliquer énormément tout en étant protégé par un personnage qui est foncièrement différent de moi. L'intellectuel, le professeur d'université, me ressemble d'une certaine manière. Mais cela, personne ne le sait. Dans le cas de **Caffè Italia, Montréal**, l'approche était très différente et aussi très passionnante. La formule voulait qu'il y ait une partie fiction dans laquelle je jouais un personnage puissant, gros, vieux qui n'a rien à voir avec ce que je suis et une partie documentaire, l'histoire de mes racines. J'aime beaucoup ce genre cinématographique, le docu-drama. Ici, l'acteur devient l'outil du contenu, nettement plus que dans la fiction. Pour moi, le plaisir d'être acteur marie mon goût du jeu et l'opportunité, en tant que citoyen, de pouvoir manifester mes opinions. Il est aussi important pour moi de m'associer autrement au projet filmique. J'ai collaboré à l'écriture du scénario de **Pouvoir intime**, le dernier film d'Yves Simoneau. J'ai trouvé le travail si passionnant que je suis présentement à écrire le scénario d'un film dans lequel je jouerai aussi.

Ciné-Bulles : Vous arrive-t-il d'être envahi par un personnage ?

Pierre Curzi : Lorsque j'étudie un rôle pour le cinéma, le personnage m'envahit très sub-



tilement. Aussitôt que je reçois le scénario, je procède à une lecture très attentive afin de comprendre chaque mot, c'est essentiel. Je m'attarde à tous les détails physiques qui sont autant de repères déterminant la psychologie du personnage. Je m'établis une ligne de jeu cohérente et c'est ainsi que je mémorise mon texte. Je comprends ainsi l'évolution du personnage et peux repérer les scènes importantes. C'est un travail très sérieux et je m'y engage tellement qu'avant même le début du tournage, je commence à modifier ma démarche, à emprunter certains tics. Le personnage m'habite déjà !

Au théâtre, il est possible d'abandonner son rôle après la représentation pour ne le reprendre que vers 16 h. À ce moment, on commence à économiser son énergie sachant qu'il faudra reprendre une autre peau vers 20 h. Alors qu'au cinéma, on vit dans une bulle qui ne crèvera qu'au dernier jour du tournage. Le personnage est avec toi tout ce temps. C'est fatigant, voire épuisant. Chaque rôle important doit nécessairement marquer. D'un côté, la caméra vient s'emparer d'un bout de ta vie, de l'autre, le personnage t'apporte une nouvelle expérience, t'enrichit.

« Dans ce milieu, il y a des modes et je pense que je fais partie d'une mode. **Les Plouffe** m'a donné accès à des rôles beaucoup plus importants. Je dois aussi correspondre à une certaine image et j'arrive dans ma vie d'acteur au moment où les gens de ma génération ont la possibilité de créer. » (Pierre Curzi, **Journal de Montréal**, février 1983)

Ciné-Bulles : Y a-t-il un personnage que vous affectionnez particulièrement parmi ceux qu'il vous a été donné d'interpréter ?

Pierre Curzi : Lucien Brouillard. J'ai un faible pour ce personnage révolté, excessif qui me ressemble d'une certaine façon. J'irais même jusqu'à dire que ce personnage a changé ma perception de la vie. Peut-être représente-t-il mon moi idéalisé ? Je ne sais pas. Je ne me suis pas rendu à l'analyse psychanalytique (rires).

Ciné-Bulles : Vous sentez-vous parfois à la merci du public et de la critique ?

Pierre Curzi : Je crois que les acteurs, les créateurs en général, portent un peu plus que leur part de responsabilité collective. Il est parfois lourd d'avoir l'impression de donner beaucoup et de recevoir peu. Quand on est acteur, il faut savoir se défendre de la demande incessante d'un public exigeant. Ce qui est injuste, c'est que les critiques s'extasient plus souvent sur la performance d'un acteur étranger que sur celle d'un acteur d'ici qui souvent mériterait force éloges. Le peu de temps et de souci accordé à un travail qui a exigé tant d'énergie est dérisoire. Je crois que le problème tient en partie au fait que les films québécois ne sont pas diffusés chez nous. Si les Québécois de toutes les régions de la province pouvaient voir les films réalisés ici, plus d'opinions seraient émises. Si un film est diffusé et que les salles sont désertes, on peut se dire, d'accord, quelque chose ne va pas. Par contre, tant que le film n'est pas diffusé, cela permet tous les mensonges possibles et donne, par le fait même, énormément d'importance à l'opinion d'un seul critique. Ce dernier représente un million de spectateurs potentiels qui ne verront jamais le film parce qu'il ne restera qu'une semaine à l'affiche...

Ciné-Bulles : Qu'attendez-vous du réalisateur ?

Pierre Curzi : Qu'il soit compétent !

Ciné-Bulles : Qu'il sache vous diriger ?

Pierre Curzi : Diriger, c'est un drôle de mot ! Le terme guider m'apparaît plus pertinent. Il est très important que s'établisse une complicité entre le réalisateur et l'acteur. Qu'on puisse, ensemble, discuter des scènes, définir le personnage. J'ai besoin de comprendre l'intention du réalisateur, savoir le résultat qu'il veut obtenir. Je ne suis pas un acteur d'une habileté monstrueuse. Je ne suis pas un produit parfaitement huilé. J'ai besoin d'obtenir le maximum d'informations, tant du point de vue technique que du point de vue contenu. Alors, seulement, je propose un jeu. Si les informations données sont justes, le jeu proposé sera juste. C'est un travail qui n'a rien à voir avec l'instantanéité. Si on me demandait de dire, comme cela, je t'aime, avec passion, cela déclencherait chez moi un sentiment de révolte. Je ne suis pas un robot ! Le réalisateur qui commande et l'acteur qui exécute, non merci ! Ce n'est pas pour moi !

Ciné-Bulles : Avez-vous déjà pensé à vous tourner vers la réalisation ?

Pierre Curzi : J'y ai pensé et je sais que j'aimerais ce métier. Mais je sais aussi que je ne le ferai pas, parce que c'est trop lourd. On doit travailler sans répit et toute notre énergie y passe. Il arrive parfois qu'il faille sacrifier quatre ans de sa vie pour un projet et moi, j'aime trop la diversité. ■

« Cela demande beaucoup d'humilité pour se montrer tel qu'on est, en sachant que des gens t'aimeront, t'adoreront peut-être, mais que d'autres te haïront carrément. » (Pierre Curzi, *Clin d'oeil*, juillet 1983)

« Je n'ai pas d'affection pour la fabrication en série de produits culturels vendables mais je ne les juge pas non plus du haut d'une moralité exemplaire. Mon plaisir est juste plus grand lorsque mon travail s'inscrit dans une aventure collective et créatrice. » (Pierre Curzi, *Copie zéro*, n° 22, octobre 1984)

